

EXTRAIT 1 : CHAPITRE II

*« Ma chanson est dite
Ma langue en est quitte
Mes sabots sont d'bois
Ma langue n'y est pas. »*

Ma Chanson Est Dite

Lorsque Mame Ode entra dans l'auberge, comme à son habitude, elle se dirigea d'un petit pas pressé vers son fauteuil placé à droite de l'immense cheminée en pierre où doraient quelques gigots. Mame Ode était une petite dame nerveuse et âgée, au dos droit comme un piquet, avec une tête couronnée de boucles blanches aplaties par une capuche en toile cirée qui les protégeait de l'humidité nocturne. Elle s'assit sur son fauteuil en bois, cherchant le creux qui s'était formé dans le coussin avec les années, puis posa le sac (pratiquement aussi grand qu'elle et dont elle ne se séparait jamais) sur ses genoux. Elle entreprit alors d'en sortir des pelotes de laine et de les comparer entre elles avec attention. Elle en trouva trois à sa convenance et remplaça toutes les autres dans le sac. Deux aiguilles à tricoter furent soudainement dans sa main et, sous le mouvement rapide et précis des doigts, les première mailles d'un nouveau tricot firent leur apparition.

Tous ces gestes avaient été observés sans en avoir l'air par la salle entière, dont les conversations avaient cessé aux premiers « *tic tic tic* » des aiguilles. Les gens de Nâpilles avaient une tendance à être tous vêtus de façon semblable (on remarquait facilement les voyageurs dans la salle) et à coordonner leurs mouvements jusqu'à poser verres et cuillères sur la table en même temps. Toute la salle se tourna imperceptiblement et simultanément vers la petite dame qui tricotait au coin du feu dont on entendait crépiter les braises. Euphrosine se tenait immobile au coin d'une table. Si l'histoire de ce soir était quelque chose d'ennuyeux comme les mines ou les étangs, elle irait aider André à remplir les pichets de cidre (Modeste faisait bien sa propre bière, qu'il vendait aux touristes dans de jolies tonneaux miniatures décorés, mais le cidre était plus populaire chez

les Nâpillois). Comme ça elle serait plus près de la porte et...

— On le dit et le redit cent fois, commença Mame Ode en tirant sur un fil rouge qui s'emmêlait sur lui-même, il ne faut pas avoir le pied sur les chemins des bois au moment où descend le jour et où monte le brouillard.

Euphrosine hocha doucement la tête et recula lentement vers le comptoir, ramassant des pichets presque vides sans faire le moindre bruit. La petite voix de Mame Ode portait dans toute la pièce, parce qu'aucune autre voix ne lui faisait de concurrence. On n'entendait que les petits « *toc* » du bois sur le bois chaque fois que les cuillères touchaient les assiettes ou la table, le « *tic tic tic* » des aiguilles à tricoter et le « *crip crip* » du feu.

— Quand le brouillard monte, voyez-vous, c'est le fait des Demoiselles, qui sont des Esprits des plus tristes et des plus cruels. C'est comme ça qu'un soir, trois frères du pays se perdent sur les chemins et malgré le brouillard, ils persistent à vouloir avancer. Quand ils ne voient pas plus loin que leurs mains, ils s'arrêtent et allument un feu. Mais ils s'impatientent, le brouillard entre sous leurs vestes et entre leurs oreilles, et voilà leurs jambes qui se relèvent et qui repartent comme si elles étaient appelées. Au bout d'une heure, ils sont séparés et errent chacun sur leur chemin. « Je vois une lumière ! » crie le premier. Et le voilà qui part en courant, en courant, et qui trébuche sur le feu qu'ils avaient quitté il y avait une heure. Frappé de désespoir, il tombe à genoux et pleure comme un enfant, tout étourdi du brouillard dans sa tête, tant et si bien que le voilà tout vidé de son eau et qui tombe tout blanc et tout sec sur le sol, où le brouillard l'avale.

Euphrosine sourit malgré elle. Les histoires de fantômes n'étaient pas ses favorites mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir une fascination pour les images que les mots créaient dans sa tête. Elle jeta un coup d'œil en direction de la porte et s'empressa d'aller poser des pichets sur les tables avant de revenir au comptoir.

— « Je vois une lumière ! » crie le deuxième, et le voilà qui court et court et qui s'approche d'un grand arbre qui lui tend les branches

comme une femme tend les bras pour accueillir son mari. Il n'a pas le temps de se réjouir qu'un grand éclair tombe du ciel et notre homme est tout vidé de son eau et il tombe tout blanc et tout sec sur le sol, où le brouillard l'avale. « Je vois une lumière ! » crie le troisième, et le voilà qui part à toute vitesse tant et si bien qu'il tombe dans l'étang la tête la première et que les Demoiselles le saisissent par les bras et l'entraînent au fond, où elles le mordent et le vident de tout son sang, le laissant tout blanc et tout sec. Puis les Demoiselles prennent ces trois corps tout blancs et tout secs et les remettent debout, et leur soufflent dans les poumons un air qui les rend vivants pour quelques heures, et les renvoient à leur village. Les trois frères arrivent à la porte de l'auberge, comme si de rien n'était, mais leurs bras tout secs étant trop faibles et la porte trop lourde, ils frappent trois coups sonores...

Quelqu'un fit jouer la poignée de la porte et l'ouvrit brutalement. Plusieurs cuillères tombèrent sur le sol dans des « *clang* » désordonnés. Euphrosine en lâcha son pichet et toutes les têtes se tournèrent momentanément vers l'entrée. Un jeune homme faisait entrer des chiens dans la maison le plus vite possible. La vue du dos de son manteau fit bondir le cœur d'Euphrosine dans sa poitrine. C'était Renaud, portant les lapins qu'il venait de chasser en travers de ses larges épaules, par-dessus son manteau de cuir, avec de la boue et des feuilles collées à son pantalon jusqu'aux genoux. A côté de lui se trouvait son cousin Thomas qui semblait content de leur petit effet de surprise. Quel idiot, pensa Euphrosine, il l'a probablement fait exprès ! Elle n'aurait pas accordé un bout de pain rassis et un cruchon d'eau à Thomas même s'il l'avait payée une fortune pour ça.

Mame Ode scruta les deux jeunes hommes. La vieille dame hocha la tête et reprit son tricot en même temps que son récit. Les chiens en avaient profité pour s'éparpiller dans la salle. C'était une brochette de bâtards de tailles variables, ayant tous une part plus ou moins importante de chien de chasse ou de terrier, qui répondaient aux noms colorés de Gros Noir, le Brun, le Rouge, le Jaune, l'Autre Noir et Taches-de-Vin. Ils allaient et venaient entre les tables, à la recherche de nouvelles odeurs sur les pieds des gens et de morceaux de viande tombés des tables. Modeste, sorti de sa cuisine pour écouter Mame

Ode, les siffla et ils vinrent sagement se coucher à ses pieds, la langue pendante.

Renaud passa devant Euphrosine sans lui accorder un regard pour aller s'asseoir à une des tables individuelles encore libres de l'autre côté de la salle. Thomas salua Euphrosine, qui l'ignora complètement. Elle s'affaira à remplir un pichet avec du cidre pour Renaud, sans rien renverser, mais ses yeux ne voyaient pas ce que ses mains faisaient et ses bras étaient parcourus de picotements et ses pieds voulaient danser au son d'une flûte invisible, ce qui rendait la tâche difficile.

Euphrosine n'entendit rien de la fin de l'histoire. Elle se rappelait vaguement qu'il fallait jeter trois pierres dans l'eau à un moment donné pour conjurer les esprits, mais rien de tout cela ne lui semblait aussi important que d'aller servir Renaud et de passer le plus de temps possible à l'admirer sans qu'il s'en aperçoive.

Renaud et Thomas étaient cousins, avec moins d'une année de différence, mais il n'y avait pas beaucoup de traits en commun entre les deux. Renaud était grand, des cheveux blonds et droits qui lui tombaient aux épaules, des yeux marrons clair (qui tiraient sur le jaune dans la lumière) ronds et rassurants, le nez long, le front large, la mâchoire carrée et volontaire et l'allure confiante de quelqu'un qui connaît sa force. Thomas était grand mais aussi maigre que Renaud était musclé, avec un visage pointu, des traits fins presque féminins, un nez retroussé, une masse épaisse de cheveux châtons en bataille et des yeux noirs moqueurs dont les coins remontaient et lui donnaient un air d'écureuil nerveux. Un lion et un écureuil, voilà à quoi ressemblait la paire de cousins. Ils avaient la même bouche, néanmoins, une bouche fine aux lèvres pleines. Renaud était un homme de peu de mots, toujours prêt à aider les autres et capable des meilleures actions, tandis que Thomas ne s'arrêtait jamais de parler, surtout pour dire du mal des autres ou se plaindre, et ne s'attirait que des ennuis en cherchant à éviter le moindre travail. La preuve, il ne portait rien du tout alors que Renaud portait tous les lapins. Du moins, c'était l'opinion qu'en avait Euphrosine. Malheureusement pour elle, les cousins étaient inséparables. Même encore maintenant qu'ils avaient atteint seize ans, ils s'étaient fait embaucher ensemble

pour aider dans les champs et avec les bêtes (selon la saison) et étaient apprentis auprès du même menuisier.

Alors qu'elle remplissait un pichet avec précision (assez pour avoir l'air généreuse, mais pas trop pour ne pas en renverser), Euphrosine vit Églantine Poirier s'approcher de la table des garçons. Quelle peste, celle-là ! Elle ne manquait jamais une occasion de se jeter à la tête de Renaud ; elle minaudait d'une façon qu'Euphrosine trouvait absolument ridicule, et gloussait comme une poule au milieu de ses phrases, comme si tout ce qu'elle disait était une fine plaisanterie. Églantine était jolie, bien qu'un peu longiligne pour les goûts du village, avec des cheveux d'un blond pâle (presque gris, presque exactement la couleur du bois de chêne) qui gardaient parfaitement les boucles formées par les tresses. Elle était désorganisée et toujours dépassée dès qu'il fallait travailler vite ; son seul véritable accomplissement était d'avoir toujours appris toutes les histoires de Mame Ode, même les mots les plus longs, et elle en tirait une grande satisfaction morale. Euphrosine aurait été prête à pardonner à Églantine son petit air supérieur si les villageois l'avaient affublée d'un diminutif ridicule, comme « Titine ». Hélas, aucun d'entre eux n'avaient osé l'appeler ainsi passé l'âge de quatre ans, et Euphrosine en avait toujours voulu à Églantine d'avoir le droit, elle, à son nom complet. Et maintenant, elle en avait après Renaud ! Le pichet rempli à ras bord, Euphrosine se précipita vers la table de Renaud d'un pas assuré. Elle s'arrêta net devant Églantine, et le mouvement soudain fit déborder le pichet sur la jupe de la blonde.

— Oh, pardon ! chuchota Euphrosine.

— Rosine ! Fais attention !

— J'écoutais Mame Ode, répliqua Euphrosine sur un ton des plus innocents. Comment pouvais-je savoir que quelqu'un se tiendrait debout pour discuter pendant son histoire ?

Des têtes se tournèrent vers eux, attirées par le bruit.

— Je suis désolée, Rosine. Tu as raison, c'est de ma faute.

Églantine s'éloigna en épongeant sa jupe avec son tablier. Euphrosine hésita un instant, incertaine de l'issue de l'échange. Oh, peu important, à présent qu'elle était près de Renaud.

— Du cidre pour les chasseurs ! chuchota Euphrosine en posant deux chopes sur la table des garçons.

Renaud hocha la tête, les yeux rivés sur la table. Comme il était beau quand il était timide ! songea Euphrosine. Elle remplit les deux chopes posées devant Renaud. C'était un geste délibéré : si elle devait remplir une chope posée devant Thomas, elle était tentée de s'arrêter à la moitié et de partir en prétendant que son pichet était vide.

— Elle dit « les » mais c'est toujours toi qu'elle sert, ricana Thomas. Tu aurais encore des problèmes avec les chiffres, Rosine ? « Les », ça veut dire au moins deux.

— Les avortons comme toi ça ne compte même pas pour un, répliqua Euphrosine, et ça devrait pas boire plus de trois gouttes sinon il faut vous ramasser sur le sol.

Thomas eut l'affront de rire devant l'insulte, Renaud haussa simplement les épaules.

— Je vous apporte la viande, dit Euphrosine en tournant le dos à Thomas.

André avait sorti un gigot du feu et en avait coupé des tranches qu'il avait déposées sur des grandes planches. Euphrosine en prit une et commença la distribution le long des tables, gardant le meilleur morceau de côté. Alors qu'elle posait la viande dans l'assiette de Martial le forgeron (un homme, mal rasé et au corps compact, qui redemandait toujours de tout, plus ou moins discrètement), elle ne put se retenir de vérifier du coin de l'oeil si Renaud regardait dans sa direction. Il était tourné vers Thomas qui lui parlait, sûrement de choses idiotes, comme d'habitude. Euphrosine ne comprenait pas comment Renaud pouvait encore lui accorder de l'attention alors qu'ils avaient passé la journée entière ensemble.

Surtout qu'Euphrosine n'était pas laide, loin de là. Elle avait un visage en forme de cœur, entouré d'une masse épaisse de cheveux couleur noisette qui tirait sur le blond foncé quand elle les rinçait avec du citron. Euphrosine évitait de rester trop longtemps au soleil, qui faisait apparaître une myriade de taches de rousseur sur son front et son nez et des reflets oranges dans ses cheveux. Ses yeux étaient d'un joli bleu clair, son nez court et sa bouche un peu petite mais d'un rose charmant. Sa jupe était propre, son corsage avenant. Euphrosine était persuadée qu'il ne pouvait pas ne pas la remarquer. Il devait

simplement faire semblant pour ne pas la mettre mal à l'aise en public,
ce qui était tout bonnement adorable de sa part.

EXTRAIT 2 : CHAPITRE III

*« Qui veut ouïr chanson
Chansonnette nouvelle
Chante rossignolet »*

Les Tristes Noces

Mame Ode avait les deux mains levées au-dessus de sa tête, chacune d'elle tenant une aiguille à tricoter. Un début d'écharpe rouge pendait d'une des aiguilles mais tout le monde faisait l'effort de l'ignorer. La vieille dame était censée diriger les voix de la salle, divisées en deux groupes, sous les conseils du musicien itinérant, Jean. Celui-ci n'avait plus d'itinérant que le nom et était hébergé au village. Il s'était pris de passion pour les histoires de Mame Ode et, depuis, mettait non seulement les textes en musique mais écrivait également des voix complémentaires : des « arrangements », comme il disait ça.

Ce soir, ils essayaient une nouvelle chanson. Comme à leur habitude lorsqu'ils étaient confrontés à quelque chose qui n'était pas familier, les Nâpillois ouvraient à peine la bouche. Jean, Mame Ode et Euphrosine savaient qu'ils repartiraient en marmonnant, la chanson tournant dans leurs têtes ; ils la répéteraient toute la nuit, tout le lendemain et il ne faudrait pas beaucoup de temps avant qu'il ne la connaissent par cœur (à part peut-être deux ou trois mots trop compliqués). Depuis que Mame Ode et Jean avaient commencé leur « petite expérience musicale », il n'y avait pas une maison dans le village où les chansons ne se chantaient pas à deux ou trois voix, au minimum. Certains habitants avaient poussé le jeu au point de chercher à présent à inventer des artefacts qui serviraient aussi d'instruments qui ajoutaient de nouvelles sonorités. Le village pourrait probablement bientôt ajouter cette nouvelle spécialité à sa renommée.

Alors qu'Euphrosine servait des petites galettes plates et sucrées en guise de dessert, la voix geignarde de Fanchon Pasquier, qui se plaignait à longueur de journée de son mari, sa maison, ses genoux, ses fils, ses filles, ses belles-filles, ses moutons et ses chiens, reprenait admirablement une lamentation au sujet d'un riche petit gnome qui

avait montré toutes ses richesses avant de disparaître corps et biens. Avec elle chantaient Martial le forgeron, Gauraud (qui ressemblait de plus en plus aux cochons qu'il gardait) et René Blanchet (qui avait du mal à retrouver ses couleurs depuis le fameux incident avec la mare) dont les voix de basson faisaient vibrer les murs et les planchers. Qu'ils chantent une chanson à danser ou une lamentation, ils donnaient toujours la chair de poule à Euphrosine.

À la fin de la chanson, et avant que Jean ne puisse suggérer un autre couplet, Mame Ode dit simplement :

— Bon. Ça suffit pour ce soir.

Elle replaça son tricot et ses pelotes dans son sac et rabattit sa capuche sur sa tête avant de repartir vers sa maison, un peu en dehors du village.

Les villageois étaient retournés dans leurs maisons, les voyageurs étaient installés dans les chambres. André et Margot étaient aussi retournés dans leur maison. Modeste dormait au rez-de-chaussée, dans l'entrepôt, petite pièce réservée aux bagages précieux des voyageurs dont il était le seul à posséder une clef et qui fermait de l'intérieur. Les chiens prenaient possession de la salle à manger et assuraient la fonction de chiens de garde.

Renaud et Thomas s'étaient attardés, probablement pour être sûrs qu'Églantine n'attendait pas Renaud à la porte, pensait Euphrosine. Elle l'avait vue jeter des regards vers Renaud toute la soirée et essayer d'attirer son attention. Euphrosine se félicitait de ne pas faire la même chose. Jamais elle n'aurait voulu avoir l'air si désespérée, surtout si cela agaçait Renaud. Néanmoins, elle devrait tout de même se méfier de ce qu'Églantine pourrait faire, si celle-ci était vraiment aussi déterminée. Euphrosine devrait peut-être agir en premier...

Euphrosine observait les garçons sans en avoir l'air, en vidant les fonds de pichets dans un vinaigrier. Elle chantait doucement le couplet qui lui venait tous les soirs lorsqu'elle versait les liquides avec autant de concentration qu'il lui était possible avec Renaud dans la pièce :

— « *Par un dimanche au soir, m'en allant promener*

*J'ai entendu la belle chanter une chanson
en vidant les bouteilles, les verres et les flacons »*

Euphrosine essuyait chaque goutte renversée sur le comptoir avec un chiffon, avec un rapide coup d'oeil vers Renaud pour s'assurer qu'il n'avait pas vu cette infime maladresse, en se demandant dans quelle auberge il pouvait bien arriver que les verres soient vides.

— « *Je m'suis approché d'elle pour lui parler d'amour...* »

Euphrosine aurait bien aimé que le couplet suivant de la chanson se réalise. Elle regarda encore vers la table contre le mur et son cœur fit un tel bond qu'elle se redressa comme un chien qu'on aurait sifflé. Renaud était seul. Euphrosine commença à dénouer son tablier mais, pensant que Thomas pouvait revenir à tout moment, elle renonça à affronter le triple nœud qu'elle faisait toujours. Elle ne savait pas comment elle avait fait mais, soudain, elle se tenait devant Renaud. Celui-ci leva la tête vers elle. Il la regardait. Oh mon dieu au secours il va penser que je suis une idiote ! pensa-t-elle dans une bouffée de panique.

Euphrosine avait répété des dizaines de fois ce qu'elle dirait à Renaud si jamais elle avait l'occasion de lui parler seule à seule. Rien ne lui revenait. Elle ouvrait la bouche comme une bécasse mais aucune des phrases si patiemment élaborées ne revenait. Afin de limiter les dégâts, elle tourna brusquement le dos au jeune homme et fit mine de débarrasser une table voisine.

En rapportant les assiettes qu'elle avait ramassées au comptoir, Euphrosine sentait la présence de Renaud derrière elle. Elle sentait son regard. La regardait-il vraiment ? Oh, comme elle aurait voulu savoir... à couvert du grand comptoir de bois et des saucissons qui pendaient du plafond, elle risqua un nouveau coup d'œil. Renaud détourna brusquement la tête pour fixer le couteau qu'il avait planté dans la table. Il ne disait rien. Pourquoi ne disait-il rien, cet animal ? Il était plus timide qu'une fille, râla intérieurement Euphrosine. Il fallait vraiment qu'elle fasse tout elle-même ! Elle revint vers lui, déterminée. Son plan longuement élaboré lui revint en mémoire et elle prit un air faussement préoccupé.

— Renaud ?

Il leva la tête vers elle avec une réticence visible. Euphrosine fit un effort pour ne pas s'attarder sur le fait que la lumière jaune de la lampe faisait briller les yeux de Renaud d'un éclat doré.

— Je ne voudrais pas t'ennuyer avec ça mais je dois aller remplir les abreuvoirs de l'écurie pour la nuit et un des voyageurs y a mis un grand cheval méchant. Je n'ose pas passer devant, il a déjà essayé de me mordre deux fois ! Est-ce que tu pourrais... est-ce que ça t'embêterait beaucoup de le tenir juste le temps que je mette l'eau ?

Il allait bien aider une jeune fille en détresse. Euphrosine en était certaine. S'il ne le faisait pas, et bien, s'il ne le faisait pas, il ne méritait pas... oh, allait-il répondre un jour !?

— Bien sûr, Rosine.

Renaud se leva de sa chaise en gardant les yeux baissés sur son couteau, qu'il retira d'un coup sec de la table et qu'il replia soigneusement avant de le ranger dans sa ceinture.

— Je ne t'aurais pas dérangé mais tu vois, j'ai si peur... dit Euphrosine avec un grand sourire charmeur et confiant.

— C'est normal.

— Attends que je prenne les seaux d'eau.

Euphrosine avait saisi deux énormes seaux d'eau et commençait à marcher vers l'écurie quand les grandes mains de Renaud encerclèrent sa petite main gauche. Les yeux d'Euphrosine s'écarquillèrent et ses doigts se crispèrent sur l'anse. Le contact était si étranger, cette peau sèche et chaude contre la sienne, la main de Renaud contre la sienne, Renaud qui la regardait avec cet air si... surpris ? Que se passait-il, déjà ?

— Je peux porter ça... si tu veux... ?

— Aah, ça ! Oui, oui, c'est gentil, merci.

La main d'Euphrosine se décida à lâcher l'anse du seau. Ses genoux mirent quelques instants supplémentaires à arrêter de trembler.

La présence masculine de Renaud à ses côtés électrisait la jeune fille. Ce grand corps, qui l'obligeait à lever la tête, qu'elle connaissait si bien de loin et qu'elle n'arrivait pas à regarder de près, elle le sentait comme s'il avait été un énorme aimant invisible qui l'attirait de toutes ses forces. Marcher à ses côtés, c'était tout ce qu'il fallait à Euphrosine

pour la rendre heureuse, c'était le paroxysme ultime de son existence ; tout du moins, le paroxysme de cette journée. Elle aurait voulu faire ça tout le jour et toute la nuit. Peut-être qu'elle pourrait réussir à lui prendre la main...

— Où est-il, ce cheval ?

— Il a été mis à droite, juste là. C'est le grand gris.

Euphrosine n'aimait pas beaucoup l'écurie où il fallait laisser du foin par terre, faire attention où on mettait les pieds et nettoyer ce que les animaux essayaient toujours de renverser. Elle repérait toujours les chevaux les plus nerveux au cas où il faudrait les isoler des autres. Ça arrivait de temps en temps et c'était généralement Modeste ou André qui s'en occupaient, mais Euphrosine les avait observé faire tant de fois qu'elle pensait savoir se débrouiller aussi bien qu'eux. Ce grand cheval gris avait déjà cherché à mettre André par terre tout à l'heure, quand il avait descendu le foin. Il était parfait pour justifier son histoire.

L'écurie avait de grands râteliers, sortes de longues cages plates en barreaux de bois contenant du foin, qui couraient tout au long des murs. Les abreuvoirs étaient fixés à bonne hauteur pour que les chevaux, attachés à des anneaux pour éviter les erreurs de propriétaires, puissent les atteindre. La réserve de foin était rangée à l'étage au dessus qui servait de grenier.

Le cheval gris remua nerveusement et tapa du pied quand ils s'approchèrent de lui, manifestant son mécontentement d'avoir été dérangé. Renaud posa le seau et avança vers le cheval gris, le flattant et lui parlant doucement. Euphrosine observa un moment, sans rien dire, imaginant ce que ce serait si Renaud lui chuchotait des choses pareilles à elle, et elle seule...

— Tu peux passer, Rosine. Il ne te fera pas de mal.

Euphrosine hochait la tête (comme une bécasse ! pensa-t-elle) et saisit le seau. Elle avança lentement et prit tout son temps pour verser l'eau dans l'abreuvoir. Puis elle fit mine d'arranger le foin dans le râtelier.

— Voilà, disait Renaud au cheval. C'est terminé. Tu peux y aller, Rosine.

Ils avaient eu si peu de temps ensemble et voilà que c'était déjà terminé. Euphrosine reprit le seau vide. Renaud l'avait appelée « *Rosine* », en plus. Pas étonnant qu'elle fasse la bécasse quand on lui donnait un nom de bécasse. Stupide, stupide cheval, qui n'avait pas été à la hauteur de ses attentes !! Si seulement il avait pu ruer et la mettre un peu en danger...

Alors que Renaud se penchait pour examiner quelque chose sur les sabots, Euphrosine passa ses doigts dans la crinière emmêlée du cheval et tira de toutes ses forces. Le cheval hennit, se cabra comme une bête furieuse, ses yeux exorbités fixés sur Euphrosine. Renaud saisit la bride qui attachait le cheval et tira afin de le maintenir. Euphrosine s'échappa hors de portée du cheval, qui lui envoya une ou deux bonnes ruades. Les sabots la manquèrent de peu, mais elle trébucha sur le seau et tomba en avant. Le cheval, sous les mains et la voix de Renaud, se calma à nouveau. Euphrosine oublia le foin, le seau et les chevaux, elle ne voyait que le jeune homme, si héroïque ! Qu'il était beau ! Il l'avait sauvée ! Renaud était soudain devant elle, à genoux et ses mains sur ses épaules.

— Tout va bien, Rosine ?

— Oui, oui, babilla Euphrosine, je ne sais pas ce qui est arrivé... je crois que je me suis prise dans sa crinière en passant.

— Il aurait pu te tuer. Tu dois faire attention avec les chevaux.

— C'est de ma faute, je suis maladroite, ce soir, je ne sais pas ce que j'ai...

Puis elle ne dit plus rien, parce que Renaud la regardait droit dans les yeux. Renaud ne disait rien non plus. Au diable les mots, ils n'avaient plus besoin de parole entre eux ! Euphrosine n'aurait pas pu dire combien de temps avait passé alors qu'elle tendait son cou vers Renaud, la bouche entrouverte, pour être plus près de lui...

Le visage de Renaud disparut, remplacé par une masse de poils bruns et blancs, et quelque chose d'humide et baveux lui lécha la joue vigoureusement.

— Taches-de-Vin !! Mais va-t'en !! Laisse-moi !! cria Euphrosine en repoussant brusquement le chien envahissant qui essayait de lui grimper sur les genoux et de lui nettoyer les oreilles à grands coups de langue.

Renaud éloigna le chien gentiment et lui gratta la tête. Euphrosine vit alors Thomas, appuyé contre la porte et plié en deux de rire. Sa colère redoubla ; elle se leva en rassemblant ce qui lui restait de sa dignité.

— Rosine, vraiment, tu es cruelle avec ce pauvre Taches-de-Vin ! Si tu veux tant que ça être embrassée, regarde-le, il ne demande que ça !

— Sache que j'ai failli être piétinée par un cheval, cracha Euphrosine froidement alors qu'elle passait à côté de Thomas, et que j'étais étourdie par le choc ! Je ne pensais même pas à être embrassée. Il n'y a que les garçons pour penser des choses comme ça.

— C'est le choc qui te faisait pousser tes lèvres en avant ?

Thomas fit une grimace horrible, la bouche en avant, avec un bruit de « *smack smack* » qu'Euphrosine trouvait dégoûtant.

— J'aurais pu mourir, et ça te fait rire ! Tu aurais sûrement ri si j'en étais morte, idiot comme tu es.

— Tu ne pouvais pas mourir, Rosine, puisque tu as réussi à traîner Renaud ici pour te sauver, comme le héros qu'il est.

Thomas se remit à rire. Euphrosine passa devant lui, le dos droit et le nez levé.

— Tu oublies tes seaux, Rosine !

Euphrosine revint sur ses pas et saisit les seaux vides. Thomas riait encore au moment où l'un des seaux se retrouva jeté sur sa tête. Euphrosine s'enfuit dans l'auberge par la porte de derrière, Taches-de-Vin sur ses talons.